



**HAL**  
open science

# Le soldat de la Grande Guerre dans l'oeuvre de Jean de La Hire. Entre fantasma et réalité

Marie Puren

## ► To cite this version:

Marie Puren. Le soldat de la Grande Guerre dans l'oeuvre de Jean de La Hire. Entre fantasma et réalité. Le Rocambole. Bulletin des amis du roman populaire, 2015, La Grande Guerre du soldat populaire, 71/72. hal-03121384

**HAL Id: hal-03121384**

**<https://hal.science/hal-03121384v1>**

Submitted on 26 Jan 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

## Le soldat de la Grande Guerre dans l'œuvre de Jean de La Hire.

### Entre fantasme et réalité

par Marie Puren

Au début de la Première Guerre mondiale, les écrivains français suivent Maurice Barrès dans son exaltation du patriotisme national. Seul Romain Rolland se détache alors de cet unanimité guerrier en publiant son article « Au-dessus de la mêlée » en septembre 1914.<sup>1</sup> Jusqu'en 1916, on croit encore à une guerre courte, malgré l'offensive allemande sur Verdun le 21 février 1916. Les Français pensent encore que seules quelques phases supplémentaires se sont ajoutées à la phase initiale de 1914, et l'Union sacrée perdue encore.<sup>2</sup> Ce n'est qu'à la fin de la bataille de la Somme, en décembre 1916, que les Français vont véritablement douter de la victoire de l'Entente.<sup>3</sup>

Le romancier Jean de La Hire va publier plusieurs textes pendant la guerre, notamment en 1915 et 1916. Il baigne donc dans cette atmosphère patriotique, dont ses écrits sont aussi le reflet. Ecrivain français né en 1878 et mort en 1956, Jean de La Hire est le plus connu des pseudonymes d'Adolphe d'Espie. La Hire a publié son premier ouvrage en 1898 ; mais ce n'est qu'à partir de 1908, qu'il va véritablement connaître le succès avec de son feuilleton de science-fiction, *La Roue fulgurante*. Il ne s'arrêtera alors plus de publier, dans tous les genres offerts par le roman populaire. Mais ce sont surtout ses romans d'aventures en fascicules pour la jeunesse qui vont faire son succès, comme *Les Trois Boy-Scouts* (1913-1914). Il est aussi le créateur en 1911 d'un surhomme capable de voir la nuit, Léo Saint-Clair ou le Nyctalope, dans *Le Mystère des XV* publié en feuilleton dans *Le Matin*.

En 1914, Jean de La Hire a trente-six ans. Officier de réserve du Service de Santé des Armées, il est mobilisé en août 1914 et il est envoyé dans les Vosges, comme infirmier, avec la 66<sup>e</sup> Division d'Infanterie de réserve. A cause d'une santé fragile, il est rapidement envoyé à l'arrière, au début du mois d'octobre 1914, pour diriger un hôpital à Montpellier. Ses devoirs lui laissent manifestement le temps de continuer à écrire ; et de 1915 à 1918, il publie en tout neuf textes : deux feuilletons dans l'hebdomadaire *Le Pays de France*, *Les Trois Diables bleus* en 1915 et *L'Archiduc sanglant* en 1916 ; un autre feuilleton en 1916 dans *Le Matin* intitulé *Au-delà des ténèbres* ; deux romans, *La Fauvette des tranchées* en 1915 et *Deux Boy-Scouts à Paris pendant la guerre* en 1916 ; un essai en 1916, *L'Europe future*, réponse à *La Guerre qui tuera la Guerre* d'Herbert George Wells ; un récit de voyage *À Venise, dans l'ombre de Byron* en 1915 ; des souvenirs de guerre romancés, *Voluptés de guerre*, publié en 1918 sous le nouveau pseudonyme d'Edmond Cazal ; et un recueil de poèmes, *In Memoriam*, publié lui aussi en 1918.

Mais parmi ces textes, trois d'entre eux n'ont manifestement pas été rédigés pendant la guerre. Bien que publié en 1915, *Les Voyages passionnés. À Venise, dans l'ombre de Byron* a été écrit entre décembre 1912 et juillet 1913. Un recueil de poèmes, *In memoriam*, est publié en 1918, mais il a été rédigé en 1912.<sup>4</sup> Quant à son feuilleton d'imagination scientifique *Au-delà des ténèbres* publié en 1916<sup>5</sup>, il a certainement été écrit avant la guerre. Il est en effet fort étonnant que le feuilleton se déroule dans un futur lointain et n'évoque en rien les événements actuels, alors que la propagande anti-allemande atteint des sommets dans *Le Matin*. Il s'agit

<sup>1</sup> Jean-Jacques Becker, *La Première Guerre mondiale*, Paris : Éditions Belin, 2003, p.178.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p.157.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p.122.

<sup>4</sup> Jean de La Hire, *In Memoriam*, Madrid : Édition de « La Esfera », 1918. 51 pages

<sup>5</sup> Jean de La Hire, « Au-delà des ténèbres », dans *Le Matin*, n°11861-11983, 18 août 1916- 18 décembre 1916.

certainement d'un « rattrapage » pour le journal, qui aurait dû faire paraître le feuilleton en 1914 ou peut-être en 1915.

Parmi ses autres ouvrages, quatre d'entre eux font du soldat une figure centrale. Dans le feuilleton *Les Trois Diables Bleus*, qui paraît en 1915 dans la revue *Le Pays de France*, Jean de La Hire relate les aventures de quatre chasseurs alpins, à la recherche de deux femmes emprisonnées par les Allemands. Je m'intéresserai au roman *La Fauvette des tranchées*, publié chez Ferenczi en 1915, qui a pour héroïne Claire Deschamps, engagée volontaire dans l'armée française. Dans le roman *Deux boy-scouts à Paris pendant la guerre* publié en 1916 sous le nom de son épouse, Marie de La Hire, l'auteur s'attache à décrire le quotidien de jeunes boy-scouts dans la capitale, et leurs efforts pour participer à la victoire française. J'analyserai également *Voluptés de guerre*, publié sous le pseudonyme d'Edmond Cazal en 1918. Ce dernier ouvrage se distingue des romans précédents, sur la forme aussi bien que sur le fond. Cette fois, le livre n'est pas un roman, mais un recueil de souvenirs et de sensations ressenties sur le front. Bien qu'il soit signé d'un nouveau pseudonyme, Edmond Cazal, il s'agit pour Jean de La Hire de faire partager son expérience de la guerre.

A travers l'étude de ses ouvrages, on verra se dessiner l'image du soldat que développe le romancier populaire. Il est en effet intéressant d'analyser la manière dont cet écrivain, soldat lui-même, représente dans ses textes une figure centrale du conflit. S'agit-il d'une vision parfaitement romanesque, fictive ? Ou bien d'une vision réaliste et circonstanciée ? Ses textes montrent la volonté manifeste de l'écrivain de soutenir l'Union sacrée, en exaltant la grandeur des soldats français. Mais en 1918, cette volonté semble avoir été ébranlée, et l'écrivain patriote va alors révéler toutes les horreurs de la guerre dans *Voluptés de guerre*.

### **Tous soldats : mobiliser les hommes, les femmes et les enfants à travers le roman**

En 1915 et 1916, Jean de La Hire soutient l'Union sacrée en publiant des récits patriotiques, dans la revue *Le Pays de France*, mais aussi aux éditions Ferenczi. Car la mobilisation est aussi littéraire chez les éditeurs populaires. Rouf lance en 1917 la collection « Patrie », dont chaque petit volume doit raconter les exploits des soldats français. Chez Larousse, la collection des « Livres roses pour la jeunesse » s'empare rapidement des thèmes patriotiques pour édifier les plus jeunes<sup>6</sup>. La Hire s'applique alors à célébrer ceux qui défendent la Nation des ennemis allemands. Dans le feuilleton *Les Trois Diables bleus* publié dans *Le Pays de France*, il exalte le courage des chasseurs alpins. Mais il ne se contente pas de glorifier le soldat français mobilisé : dans ses deux romans, *La Fauvette des Tranchées* et *Deux Boy-Scouts à Paris pendant la guerre*, il mobilise les femmes comme les enfants. Toutes les forces vives de la Nation doivent alors servir l'Union sacrée.

#### a. Le soldat français, un nouvel aventurier

De mars à juin 1915, Jean de La Hire publie dans *Le Pays de France* le feuilleton « Les Trois Diables Bleus ».<sup>7</sup> *Le Pays de France*, hebdomadaire d'actualité illustré, été racheté par le patron du *Matin*, Maurice Bunau-Varilla en octobre 1914.<sup>8</sup> *Le Pays de France* va alors suivre la ligne du quotidien, patriotique et « anti-boche ». Comme les autres journaux, *Le Matin* subit la censure mise en place par le gouvernement. Mais il va plus loin en

<sup>6</sup> Daniel Compère, *Les romans populaires*, Paris : Presses Sorbonne nouvelle, 2011, p.49.

<sup>7</sup> Jean de La Hire, *Les Trois Diables Bleus*, in *Le Pays de France*, n°22-33, 25 mars 1915-10 juin 1915.

<sup>8</sup> Dominique Pinsolle, *Le Matin (1884-1944). Une presse d'argent et de chantage*, préface de Christian Delporte, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2012, p.171.

pratiquant l'autocensure pour mieux soutenir l'Union sacrée<sup>9</sup>, et va même jusqu'à déformer la réalité. La « une » la plus célèbre du *Matin* pendant la Grande Guerre déclare que « Les Cosaques [sont] à cinq étapes de Berlin » le 24 août 1914.<sup>10</sup> Avec la guerre, les Allemands deviennent les ennemis séculaires du *Matin*, contre lesquels ils ont toujours lutté ; le nationalisme « anti-boche » attend alors son paroxysme dans les colonnes du journal, à travers ses articles mais aussi ses feuillets<sup>11</sup>.

Le feuilleton *Les Trois Diables Bleus* retrace les aventures de quatre chasseurs alpins ou « Diables bleus », le lieutenant Jacques Fortas et les soldats Marius, Lucien et Pierre. Ils ont pour mission de repérer et de détruire une batterie allemande invisible, mais particulièrement dévastatrice. Ils seront amenés à pénétrer en territoire ennemi, au cœur de l'Alsace, à sauver la mère et la sœur de Lucien et Pierre, retenus prisonnières par les Allemands. Marius se sacrifiera même pour permettre à ses compagnons de revenir en terre française. Malgré la mort du courageux Marius, le dénouement sera heureux : la batterie est détruite et Jacques Fortas épouse la sœur de Lucien et Pierre.

Jean de La Hire a choisi de mettre en scène des soldats qui, dès le début de la guerre, ont acquis une réputation exceptionnelle. Formées par des soldats aguerris par leur entraînement en montagne, les Troupes alpines ont été envoyées comme « troupes de chocs » dans les Vosges dès le début de la guerre<sup>12</sup>. Très rapidement, les chasseurs alpins entrent dans la légende. Lors de leur offensive dans les Vosges, au-dessus du Col du Bonhomme en décembre 1914, ils ont déferlé sur les Allemands, malgré le feu nourri qui s'abattaient sur eux. Leurs adversaires terrorisés ont alors subi le violent assaut de ces « Schwarze Teufel » ou « Diables noirs »<sup>13</sup>. Le surnom a alors été adopté par les chasseurs alpins qui l'ont ensuite transformé en « Diables bleus » en raison de la couleur de leur uniforme<sup>14</sup>. Jean de la Hire lui-même a pu rencontrer ces troupes de choc, car les chasseurs alpins ont héroïquement combattu à la fin du mois d'août 1914 dans la région où est envoyée la 66<sup>e</sup> Division d'infanterie.<sup>15</sup>

Si Jean de La Hire a fait des chasseurs alpins les héros de son feuilleton, c'est parce qu'il cherche à mettre en scène une figure bien réelle, mais surtout emblématique, du soldat français. Aventuriers des temps modernes, les Diables Bleus de La Hire ne font pas vraiment la guerre. Les chasseurs alpins accomplissent « une mission fantastique »<sup>16</sup> ; ou bien ils sont conduits « vers [une] fantastique et triomphante aventure de guerre »<sup>17</sup>. Le titre a sans doute été choisi en ce sens : les « Trois Diables Bleus », qui sont quatre, rappellent inmanquablement les héros mythiques d'Alexandre Dumas, les « Trois Mousquetaires ». Jean de La Hire veut en fait déréaliser la guerre dans *Les Trois Diables Bleus*, en la transformant en une grande aventure des temps modernes :

« Par un matin clair, avancer à travers un bois, courbés, l'œil vif, l'oreille aux aguets, les mains prêtes à saisir le fusil ou les doigts sur la gâchette du revolver [...]. Malgré les menaces tragiques de chaque minute, malgré la mort soudaine ou longuement douloureuse que cela évoque, - penser, avec ironie, que l'on réalise enfin et de la manière la plus naturelle les

<sup>9</sup> *Ibid.*, p.167.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p.168.

<sup>11</sup> *Ibid.*, pp.168-169.

<sup>12</sup> Benoît Deleuze et Yann Le Pichon, *Les Alpines 1888-1988*, préface de Roger Frison-Roche, Paris : Berger-Levrault, 1988, p.37.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p.43.

<sup>14</sup> Marie-Hélène Léon, *Les chasseurs alpins. Mythe et réalités des Troupes de montagne*, Paris : L'Harmattan, 2009, p.21.

<sup>15</sup> Benoît Deleuze et Yann Le Pichon, *Les Alpines 1888-1988*, p.37.

<sup>16</sup> Jean de La Hire, « Les Trois Diables Bleus », n°35, 8 avril 1915, p.17.

<sup>17</sup> *Ibid.*, n°37, 22 avril 1915, p.17.

invraisemblables aventures des Indiens de Gustave Aymard ou de Fenimore Cooper, et cela en pleine époque de civilisation intensive ! »<sup>18</sup>

L'écrivain participe ainsi à cette entreprise de banalisation de la violence, mise en lumière par George Mosse, et destinée à abaisser la terreur à un niveau plus supportable.<sup>19</sup>

S'ils la vivent avec intensité, et même avec une certaine jouissance, l'aventure s'impose pourtant à ces soldats : c'est en effet leur devoir. La Hire insiste lui-même sur cet aspect en parlant de « la conscience *permanente* que les soldats ont de ce devoir »<sup>20</sup>. Par leur statut de militaires, les héros sont des « aventuriers par devoir », au sens de Matthieu Letourneux.<sup>21</sup> Ils ne partent pas à l'aventure pour satisfaire un désir personnel ; ainsi, dans le premier épisode du feuilleton, c'est naturellement leur lieutenant qui choisit ceux qui seront envoyés en mission.<sup>22</sup> Pourtant, le rapport à l'aventure de ces soldats est plus ambigu qu'il n'y paraît ; il ne s'agit pas d'« aventuriers par goût » (ces soldats ne sont pas des explorateurs professionnels ou des chasseurs de grands fauves), mais leurs qualités et leurs aptitudes les portent tout naturellement à accepter une aventure qu'ils désirent vivre dans le secret de leur cœur. Tandis que leur officier s'apprête à désigner les soldats choisis pour la mission, les sentiments des chasseurs alpins sont révélateurs de cette tension intérieure : « Tous les Diables Bleus frémissaient d'une émotion violente... Chacun espérait s'entendre nommer. »<sup>23</sup> Ce nouveau statut d'aventurier conféré au soldat repose sur une forme de modalisation spécifique du récit. L'aventure a pour cadre un espace à part entière, un terrain qui se différencie nettement de l'espace et du temps réel. La mise en scène de l'aventure dans un ailleurs dangereux renforce cette impression de séparation avec la réalité. C'est ainsi que quatre Diables Bleus sont envoyés vers Colmar puis Neuf-Brisach, pour libérer deux femmes emprisonnées par les Allemands. « Mais c'est au milieu des armées allemandes, en pleine Alsace !... »<sup>24</sup> s'écrie l'un des quatre compères. Si ce n'est pas une jungle, ce territoire n'en est pas moins dangereux. Matthieu Letourneux compare cependant les contrées explorées par les aventuriers au terrain de sport qui, « par son dénuement et son fonctionnalisme » sépare clairement l'espace où l'on joue de l'espace où l'on vit. Forêts, déserts, savanes, planètes inexplorées, ici territoire ennemi, constituent alors l'univers de l'aventure, « fondé sur des règles du jeu [...] différentes du modèle réaliste »<sup>25</sup>. Ce qui permet au lecteur des « Trois Diables Bleus », d'accepter qu'un petit groupe de quatre soldats puissent passer sans encombre les lignes ennemies et accomplir de nombreuses actions d'éclat.

Véritable fantasme de la guerre réelle, le feuilleton s'emploie aussi à célébrer le sacrifice magnifique de ces soldats. Peut-être qu'une bonne partie du récit montre des Diables Bleus inconscients des dangers inhérents à leur mission ; mais bien qu'assez tardifs, les doutes habitent aussi le soldat : un peu avant le dénouement, Jacques Fortas se rend compte que « l'exaltation du succès et les passions combinées de l'amour »<sup>26</sup> ont influencé sa décision de foncer vers le danger. D'ailleurs, si Jacques Fortas doute – un instant – de la réussite de la mission, ces hommes eux savent que le danger les guette « au milieu des armées allemandes ». Mais c'est aussi ce qui rend encore plus admirable le sacrifice héroïque de Marius qui permettra à ses camarades de revenir, indemnes, de leur dangereuse mission :

<sup>18</sup> *Ibid.*, n°38, 29 avril 1915, p.17.

<sup>19</sup> George L. Mosse, *De la grande guerre au totalitarisme : la brutalisation des sociétés européennes*, préface de Stéphane Audoin-Rouzeau, traduit de l'américain par Édith Magyar, Paris : Hachette littératures, 2009, p.145.

<sup>20</sup> Jean de La Hire, *Les Trois Diables bleus*, n°43, 3 juin 1915, p.17.

<sup>21</sup> Mathieu Letourneux, *Le roman d'aventures 1870-1930*, [Limoges], Pulim, 2010, p.99.

<sup>22</sup> Jean de La Hire, *Les Trois Diables bleus*, n°22, 25 mars 1915, p.17.

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> *Ibid.*, n°35, 8 avril 1915, p.17.

<sup>25</sup> Mathieu Letourneux, *Le roman d'aventures*, p.99.

<sup>26</sup> Jean de La Hire, *Les Trois Diables bleus*, n°42, 27 mai 1915, p.17.

« Ce sont les bombes. Allons-y ! Foutu pour foutu, j'aime mieux finir dans un feu d'artifice... [...] »

Une fois de plus, il lâcha son fusil, saisit deux bombes, une de chaque main, et [...] il s'élança vers le fond du hangar.

Il se sentit frappé par plusieurs coups de feu ; des balles l'avaient atteint ; mais son élan n'en fut pas arrêté [...]. Il arriva contre la caisse qui servait de retranchement aux Boches. Et, de toutes ses forces, il projeta les bombes contre les ferrures de la caisse. »<sup>27</sup>

Ici, la mort est belle ; et elle donne à Marius toute la dimension d'un héros romantique. Rien de laid ni de répugnant dans cette scène qui met en avant courage et sens du sacrifice. Pourtant la proie des bombes, le corps de Marius n'est pas déchiqueté ; le soldat disparaît dans un « feu d'artifice » qui marque la victoire des Français face aux Allemands embusqués.

#### b. Une femme sous l'uniforme

Dans *La Fauvette des tranchées*<sup>28</sup>, c'est un autre genre de soldat que La Hire met en scène : la femme-soldat. Car les femmes françaises doivent elles aussi faire face à l'ennemi allemand, comme Claire Deschamps, jeune héroïne du roman. Les Allemands vont en effet faire subir à la pauvre Claire de terribles épreuves. Éprise d'un employé allemand de son père avant la guerre, Claire manque d'être violée par celui qui se révélera n'être qu'un espion. Elle ne doit son salut qu'à l'intervention du Français Jean Flaubert, qui devient son fiancé. La guerre éclate et Jean Flaubert est mobilisé. Les hommes partis au loin, le village vosgien où vit la jeune fille est envahi par les Allemands, avec à leur tête l'ancien amour de Claire, le capitaine Fleikmann. Il la menace des pires représailles si elle ne cède pas à ses avances. Dans le village s'affrontent bientôt troupes allemandes et françaises. Claire, sa famille et le sergent Jean Flaubert sont faits prisonniers par les Allemands. Le père de Claire et son fiancé sont fusillés ; la mère et la petite sœur de Claire périssent dans l'incendie de leur maison. Claire sera finalement sauvée par des soldats français. Pour assouvir sa soif de vengeance, elle deviendra elle-même une combattante aux côtés de ses nouveaux camarades.

Dans ce roman, Jean de La Hire veut peut-être s'adresser au lectorat féminin, qui n'est pas le public « naturel » du roman d'aventures patriotique. Il s'agit aussi de les mobiliser en montrant que les femmes doivent elles aussi faire face aux abjectes exactions commises par l'ennemi allemand. Le romancier met plus particulièrement en lumière les souffrances de celles qui vivent près du front ou dans les régions envahies. Ces dernières sont directement confrontées aux horreurs de la guerre. En 1914, l'avancée des troupes ennemies a fait fuir Belges et Français, car la réputation des Allemands les précède. Ils sont alors perçus par les populations comme des barbares qui sèment la destruction, la mort et le viol. Si les rumeurs ne sont pas exemptes d'exagération, les Allemands peuvent aussi être sans pitié et n'hésitent pas à brûler des villages entiers en août 1914.<sup>29</sup> Au début du conflit, les femmes sont également les victimes de déportations vers des camps allemands comme celui de Holzminden. Les habitants voient ainsi les mères et leurs jeunes filles enlevées, pour être employées en Allemagne dans les champs.<sup>30</sup>

En général, les auteurs diffusent l'image d'une femme victime ou faible.<sup>31</sup> C'est d'ailleurs le cas de la jeune Claire dans la première partie du roman : elle assiste, impuissante, à la mort de ceux qu'elle aime. Mais dans la deuxième partie, Claire décide de réagir en prenant les armes. Pourtant, la femme-soldat n'est pas une figure très populaire dans la

<sup>27</sup> *Ibid.*, n°43, 3 juin 1915, p.17.

<sup>28</sup> Jean de La Hire, *La Fauvette des tranchées*, Paris : J. Ferenczy, coll. « Le petit livre », [1915].

<sup>29</sup> Françoise Thébaud, *Les femmes au temps de la guerre de 14*, préface de Michelle Perrot, Paris : Éditions Payot & Rivages, 2013, pp.59-60.

<sup>30</sup> *Ibid.*, pp.74-75.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p.81.

littérature patriotique. « L'espiègle Lili », qui apparaît dans la revue *Fillette* est elle aussi plongée dans la guerre et doit en supporter les épreuves, mais elle n'est pas une combattante, une femme-soldat. Et quand l'héroïsme au féminin est reconnu et célébré, il s'agit plutôt d'infirmières, ou de « résistantes » isolées. Par ailleurs, il n'y a pas de femme dans l'armée française, contrairement à l'armée serbe par exemple. Lorsque la femme française endosse l'uniforme, c'est pour reconforter le poilu dans les tranchées, en exposant ses formes sur des cartes postales.<sup>32</sup>

Némésis en pantalon garance, Claire Deschamps intègre pourtant la compagnie de son fiancé, le sergent Flaubert, afin de venger sa mort causée par l'ignoble capitaine Fleikmann, Ce n'est donc pas la soif de l'aventure, ou la fidélité à la patrie, qui a propulsé la jeune Claire dans l'armée, mais l'amour : l'amour de son fiancé – motivation sans doute considérée comme plus féminine. Malgré cela, elle n'est pas qu'une charmante compagne de route, reconfort des soldats de la compagnie – même s'ils l'appellent « la fauvette » en hommage à la beauté de son chant. Elle y est « incorporée comme si elle remplaçait exactement le sergent Flaubert »<sup>33</sup> ; et dotée du fusil Lebel du jeune homme, elle « espérait bien avoir à s'en servir »<sup>34</sup>. Elle est une combattante à part entière qui « faisait comme les autres le coup de feu »<sup>35</sup>. Aiguillonnée par la soif de vengeance, la jeune Claire développe les mêmes qualités guerrières que ses homologues masculins, et ressent cette excitation du combat, « l'espoir que, baïonnette à la main, elle pourrait sortir des tranchées profondes et courir sus aux Allemands<sup>36</sup> ». C'est parce que l'uniforme transfigure la jeune fille, l'éloigne des contingences matérielles et la transforme en une véritable force surnaturelle. La femme est devenue un soldat ; et lors de son dernier combat face à Fleikmann,

« Elle n'était plus une femme. Sans doute, l'âme immortelle de son fiancé avait passé dans son propre corps ; elle était Claire Deschamps et le sergent Flaubert en une seule personne. Elle était à la fois la mort et la justice. »<sup>37</sup>

Ce duel se clôt avec la mort de Fleikmann tué par Claire à coups de baïonnette. Sa vengeance à peine assouvie, elle est tuée par une balle allemande, et le roman se clôt sur son agonie et sa mort. Comme si, cette vengeance accomplie, plus rien ne justifiait la présence de cette femme-soldat dans les rangs de l'armée française.

#### a. Mobiliser l'enfant : le boy-scout, petit héros national

Un autre récit exploite la figure de l'enfant-soldat en 1916 : *Deux boy-scouts à Paris pendant la guerre*<sup>38</sup>, publié chez Larousse dans la collection des « Livres roses de la guerre » et signé Marie de La Hire. Dans ce petit texte, on rencontre le jeune Pierre Morand qui ne rêve que de partir à la guerre. Les petits épisodes s'enchaînent, et le jeune héros apprend quelles sont les qualités qu'il doit développer pour faire, plus tard, un bon soldat. Ces « deux boy-scouts » qui donnent son titre aux romans, ce sont les deux camarades plus âgés de Pierre, Jean de Jacques Bruneau, qui se préparent à partir bientôt pour la guerre. Ce petit livre paraît sous le nom de l'épouse de Jean de La Hire. Ce n'est pas la première fois qu'un livre signé « Marie de La Hire » paraît en librairie : Marie d'Espie a en effet publié quelques romans sentimentaux. Cependant, au vu du thème du roman – le boy-scout, mais aussi du public visé – les jeunes garçons, on pourrait légitimement supposer que Marie de La Hire

<sup>32</sup> *Ibid.*, p.110.

<sup>33</sup> Jean de La Hire, *La Fauvette des tranchées*, p.87.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p.88.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p.97.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p.97.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p.104.

<sup>38</sup> Marie de La Hire, *Deux boy-scouts à Paris pendant la guerre*, Paris : Larousse, coll. « Les Livres roses pour la jeunesse », 1916.

n'est qu'un prête-nom pour son époux. Celui-ci pourrait vouloir cacher qu'il publie un feuilleton, un essai et un roman dans l'année 1916, alors qu'il est mobilisé. Et en employant le pseudonyme de sa compagne, il garde tout de même un « La Hire » rappelant l'auteur des *Trois Boy-Scouts*.

Il n'est pas étonnant que ce récit s'adresse ainsi à l'enfant, « enjeu caché de la guerre »<sup>39</sup> selon Stéphane Audouin-Rouzeau. Pendant le premier conflit mondial, le « bourrage de crâne » n'a pas touché que les adultes. L'Union sacrée doit en effet réunir tous les citoyens français, quels que soient leur origine sociale, leur sexe ou leur âge. Une partie de cette propagande a donc été destinée aux enfants, englobant une population par nature non mobilisable. A travers la littérature et les périodiques, la jeunesse est aussi devenue l'un des enjeux de la propagande. « Série héroïque » des « Livres Roses pour la jeunesse » qui existe depuis 1909, « Les Livres Roses de la guerre » traduisent la volonté de réorientation patriotique du catalogue de la maison Larousse pendant la Première Guerre mondiale.<sup>40</sup> Cette réorientation vers la littérature « héroïque » doit compenser la baisse des ventes de manuels scolaires et de dictionnaires, et la littérature pour la jeunesse représente alors près du quart de la production des éditions Larousse. Et c'est la collection des « Livres Roses pour la jeunesse » qui devient la collection « phare » de cette production<sup>41</sup>, avec une centaine de titres « héroïques », parus entre 1915 et 1919 : ce sont ces titres, du n°144 au n°250, qui vont constituer « Les Livres Roses de la guerre ».

Dans *Deux boy-scouts à Paris pendant la guerre*, le boy-scout est la figure centrale du roman. Celle-ci a rencontré un succès général dans la littérature pour la jeunesse<sup>42</sup> ; d'ailleurs, dans les romans des « Livres Roses de la guerre », le boy-scout apparaît par trois fois.<sup>43</sup> Avant l'éclatement du conflit, le personnage du boy-scout avait déjà trouvé sa place dans la littérature destinée à la jeunesse ; mais dans le contexte de la guerre, ce personnage prend une résonance particulière. Cette figure est particulièrement bien taillée pour devenir un héros patriotique, au sein de la littérature cocardière qui s'épanouit pendant la Première Guerre mondiale.<sup>44</sup> Car le petit boy-scout, c'est le soldat de demain. Dans *Deux boy-scouts à Paris pendant la guerre*, le futur du jeune scout est tout tracé : il sera soldat, car il est formé pour le devenir. Cette conscience de ce destin guerrier est même ancrée dans l'esprit des jeunes garçons eux-mêmes, dans « leurs âmes de futurs militaires »<sup>45</sup>. En témoigne l'admiration du jeune Pierre Morand lorsqu'il décrit ses deux camarades plus âgés :

« Pierre Morand regardait avec admiration ses camarades Jean et Jacques Bruneau parce qu'ils étaient vêtus du costume en drap kaki des boy-scouts. [...] tout cela représentait pour lui le plus bel uniforme du monde et Pierre qui n'avait que treize ans enviait Jean d'avoir seize ans, Jacques d'en avoir quinze, et tous les deux de faire partie d'une compagnie d'Eclaireurs du IX<sup>e</sup> arrondissement de Paris. [...] Pierre Morand enviait surtout Jean et Jacques parce qu'ils seraient bientôt soldats et qu'ils pourraient se joindre à ceux que la mobilisation venait d'appeler sous les drapeaux pour défendre la France. »<sup>46</sup>

Au-delà de la célébration d'une figure de l'enfance, le roman véhicule également un idéal du sacrifice - cette fois destiné aux plus jeunes. La mobilisation de l'enfant est ici totale : il doit se préparer à être soldat ; mais il doit aussi être prêt à combattre dès maintenant, et même à

<sup>39</sup> Stéphane Audouin-Rouzeau, *La Guerre des enfants 1914-1918. Essai d'histoire culturelle*, Paris : Armand Colin, 2004, p.19.

<sup>40</sup> Bruno Dubot et Jean-Yves Mollier, *Histoire de la librairie Larousse (1825-2010)*, Paris : Fayard, 2012, p.351.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p.358.

<sup>42</sup> Stéphane Audouin-Rouzeau, *La Guerre des enfants*, pp.164-165.

<sup>43</sup> Dans *Deux boy-scouts à Paris pendant la guerre*, mais aussi dans *Les Enfants héroïques de 1914* de Charles Guyon (1915) et *Histoire merveilleuse du roi-chevalier* d'Henriette Perrin (1915).

<sup>44</sup> Stéphane Audouin-Rouzeau, *La Guerre des enfants*, pp.164-165.

<sup>45</sup> Marie de La Hire, *Deux boy-scouts à Paris pendant la guerre*, p.5.

<sup>46</sup> *Ibid.*, pp.2-3.



mourir à tout moment. C'est un modèle héroïque exigeant que l'auteur impose à l'enfant, avec les morts exemplaires de deux jeunes soldats de la Révolution, Joseph Bara et Joseph Agricol Viala.<sup>47</sup> Popularisées par les manuels scolaires laïques de la Troisième République, ces deux figures sont invoquées par M. Morand, qui souhaite illustrer, pour son fils Pierre âgé de douze ans, « le type de la vaillance chez les adolescents »<sup>48</sup>. A travers ces deux récits, il s'agit finalement pour le père de Pierre d'inciter son jeune fils à donner sa vie pour la patrie si « l'occasion se présente » :

« Cela te prouve, mon cher fils, reprit M. Morand, qu'un enfant peut parfois trouver l'occasion d'être un héros quand il accomplit simplement son devoir. Il faut que l'occasion, lorsqu'elle se présente, trouve un cœur fort et un caractère décidé. »<sup>49</sup>

La mort est ainsi immédiatement acceptée, par le parent, mais aussi par l'enfant lui-même qui « voudrai[t] être un Viala ou un Bara »<sup>50</sup> ; elle se trouve même magnifiée, à travers ces deux récits légendaires.

Ici, l'idéal du sacrifice véhiculé par Bara ou Viala rencontre parfaitement celui des boy-scouts. En effet, « Ces enfants sont bien entraînés : ils feront, un jour, une armée forte et disciplinée »<sup>51</sup>. L'accent est mis ici sur la valeur physique et morale de ces enfants, parfaitement préparés à devenir de futurs soldats : le sport, le port de l'uniforme, leur implication dans l'effort de guerre et la discipline qui leur est inculquée, les aideront en effet à « mieux servir un jour la France »<sup>52</sup> Ce qui, logiquement, fait dire à notre jeune Pierre Morand, qui souhaite devenir un nouveau Bara: « Il faut donc que je sois boy-scout ! »<sup>53</sup>

### ***Voluptés de guerre : Jean de La Hire, témoin parfois... mais romancier toujours***

Avec le conflit, les milieux littéraires voient l'apparition d'écrivains combattants<sup>54</sup>. Les éditeurs vont alors faire entrer la littérature de guerre dans leurs catalogues : en créant des collections spécialisées comme « Mémoires et récits de guerre » chez Hachette ou « Bellum » chez Georges Crès, ou en publiant de nombreux livres de guerre sans leur consacrer de collections particulières, comme le feront Fayard, Flammarion ou Plon.<sup>55</sup> La guerre se fait donc de plus en plus omniprésente dans les librairies, ce qui offre un important débouché aux écrivains combattants. La présence au front des auteurs devient même un argument de vente, exploité par les éditeurs.<sup>56</sup> Les premiers récits réalistes de la guerre commencent à paraître en 1916 avec *Le feu* d'Henri Barbusse ou encore *Sous Verdun* de Maurice Genevoix.<sup>57</sup> Avec *Voluptés de guerre*, publié en 1918 sous le pseudonyme d'Edmond Cazal, Jean de La Hire veut lui aussi publier un récit réaliste de la Grande Guerre, loin des récits héroïques qu'il a publiés chez des éditeurs populaires.

<sup>47</sup> Plusieurs légendes sont associées à Bara (1779-1793) et à Viala (1780-1793). Tous deux enfants soldats, tous deux morts pour défendre la République à 14 ans et à 13 ans, leur légende n'a cessé de se développer tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Si les versions diffèrent en ce qui concerne Joseph Bara, la légende attachée à Joseph Agricol Viala est plus « stable ». Il aurait péri sous les coups des royalistes, tandis qu'il coupait à sous de hache les câbles retenant un pont (celui du bac de Bonpas sur la Durance) pour entraver l'avance des ennemis de la République.

<sup>48</sup> Marie de La Hire, *Deux boy-scouts à Paris pendant la guerre*, p. 23.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p.24.

<sup>50</sup> *Ibid.*, 24.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p.10.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p.31.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p.26.

<sup>54</sup> Nicolas Beaupré, *Écrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne 914-1920*, Paris : CNRS Éditions, 2006, pp.47-48.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p.51.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p.52.

<sup>57</sup> Jean-Jacques Becker, *La Première Guerre mondiale*, Paris : Éditions Belin, 2003, p.178.

En témoigne l'utilisation du tout nouveau pseudonyme « Edmond Cazal ». L'identité de Jean de La Hire est irrémédiablement attachée aux nombreux romans populaires qu'il a publiés depuis 1907, et en quelque sorte « entachée » par son emploi dans la littérature populaire. Mais il s'agit peut-être de cacher la véritable identité d'un soldat qui n'est resté que bien peu de temps sur la ligne de front – et dont la véracité pourrait être mis en doute. *Voluptés de guerre* se présente en effet comme le témoignage d'un officier du Service de Santé des Armées. Le récit à la première personne renforce l'idée qu'il s'agit des souvenirs personnels de l'auteur, sans que le nom du narrateur ne soit jamais révélé. L'originalité de l'ouvrage réside dans ces dix-neuf « voluptés » que l'auteur raconte avoir ressenti pendant la guerre. Il ne s'agit pas de rendre compte des batailles ou des mouvements de troupe, ou de donner à lire des souvenirs au sens traditionnel du terme, mais plutôt de mettre en lumière les sensations et plaisirs – des plus banals aux plus exceptionnels - du soldat. Mais tout au long du récit, on perçoit une tension entre réalisme et fantasme : si Jean de La Hire tente de tirer un récit réaliste de son expérience de la guerre, on perçoit toujours une certaine volonté d'exaltation, qui brouille la frontière entre réalité et fiction.

#### a. Les voluptés du soldat, ou l'animalité révélée

Si Jean de La Hire se cache derrière l'identité d'Edmond Cazal, il est clair que cet ouvrage s'inspire des souvenirs et de l'expérience de l'infirmier Adolphe d'Espie. Jean Norton Cru, dans son livre *Témoins : essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en Français de 1915 à 1928* reconnaît d'ailleurs que certaines « voluptés » décrites par Jean de La Hire, sont « exactes et conformes aux faits »<sup>58</sup>. La Hire s'attarde en effet sur des voluptés simples, celles qui répondent aux besoins du corps des soldats, alors mis à rude épreuve : la volupté d'être assis après une longue et éprouvante marche, sur « une chaise bancale » mais qui écrase tous les « poufs », « divans » et « sofas » des temps pacifiques<sup>59</sup> ; la volupté de manger et boire une longue rasade d'eau claire après un long effort ; ou encore la volupté de se retrouver dans des draps propres et de ronronner « comme un chat qui fait le gros dos sous la main d'une jeune fille »<sup>60</sup>. La simplicité des besoins que La Hire décrit chez le soldat – boire, manger, dormir, se reposer – accentue l'animalisation du combattant. Si La Hire se compare à un gros chat ronronnant, c'est parce que le soldat n'est parfois « qu'un pauvre animal douloureux qui s'abandonne au destin avec une résignation morne »<sup>61</sup>, un « animal préoccupé seulement de satisfactions matérielles et sans aucune intellectualité »<sup>62</sup>. L'animalité du soldat est d'autant plus visible lorsqu'il se prépare à l'attaque. Le visage des combattants se transforme et leurs traits s'imprègnent d'une férocité toute animale : avec « leurs yeux farouches et leurs lèvres serrées »<sup>63</sup>, avec leurs regards durcis et affolés par la « soif du meurtre »<sup>64</sup>, les soldats ressemblent à des bêtes se préparant à l'attaque, plutôt qu'à des hommes.

#### b. Le soldat déshumanisé par la mort

Cette déshumanisation du soldat est d'autant plus visible dans la mort. Chez La Hire, les premières visions des camarades tombés sur le champ de bataille sont véritablement

<sup>58</sup>Jean Norton Cru, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Nancy : Presses Universitaires de Nancy, 1993, p.582.

<sup>59</sup> Edmond Cazal, *Voluptés de guerre*, Paris : L'Édition française illustrée, 1918, p.60.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p.66.

<sup>61</sup> *Ibid.*, pp.39-40.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p.43.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p.166.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p.166.

inhumaines. Car le soldat – et notamment celui du Service de Santé des Armées, constamment confronté aux cadavres et aux corps mutilés, ne peut ignorer tout ce que la mort a de laid et d’ignoble. S’arrêtant longuement sur l’assainissement des champs de bataille, La Hire fait la description d’une « douloureuse, [...] écœurante et répugnante besogne qui consiste à enfouir des cadavres d’hommes, à déterrer et à brûler des charognes de vaches et de chevaux »<sup>65</sup>. Le soldat perd totalement son humanité dans cette mort atroce, qui le rapproche encore de l’animal. Presque rien ne semble séparer ces deux activités - ensevelir des cadavres et faire disparaître les animaux morts ; la puanteur, le dégoût, l’horreur restent les mêmes pour les fossoyeurs, qu’il s’agisse d’hommes ou de chevaux. La Hire est bien documenté, car il utilise certainement sa propre expérience pour nourrir son récit. Comme en témoigne le Journal des Marches et des Opérations de l’ambulance 4/6, où a été affecté le soldat d’Espie, La Hire a bien travaillé à cette tâche que l’écrivain Edmond Cazal, décrit comme « innommable »<sup>66</sup>. Dans *Voluptés de guerre*, une grande partie de l’activité du soldat se résume, non pas à combattre, mais à charrier les dépouilles de ses camarades. Dégoûté, souffrant de terribles nausées, le narrateur se contente la plupart du temps de ramasser des cadavres et de les récupérer « non pas en entiers, mais par lambeaux »<sup>67</sup>, de « fouiller les corps en putréfaction pour enlever leurs plaques d’identité »<sup>68</sup>, et de rassembler leurs possessions grouillantes de vers.

### c. Le héros sacrifié : du témoignage au roman ?

Alors que ce témoignage semble s’appuyer sur des souvenirs plutôt exacts, celui-ci ne trouve pourtant pas grâce aux yeux de Jean Norton Cru. Dans son livre *Témoins*, Cru qualifie l’ouvrage de sadique, et décrit Cazal comme un « littéraire », qui doit « accommoder[r] la guerre pour lui faire rendre des effets littéraires »<sup>69</sup>. Pourtant, Jean de La Hire n’est pas le seul écrivain combattant à décrire l’état atroce des corps en décomposition : on retrouve des descriptions similaires entre autres chez Giono ou Remarque.<sup>70</sup> Selon Jean Norton Cru, si on retrouve dans ce livre des « voluptés » banales et vraies, il y a aussi des « voluptés » bien trop sensationnelles, pour être réelles : il cite expressément la « Volupté de l’amour », la « Volupté du sacrifice », la « Volupté de la mort », « l’Ivresse de tuer » et la « Volupté du dégoût ». Cette ivresse de tuer<sup>71</sup> qu’aurait ressenti Edmond Cazal est battue en brèche : selon Cru, « c’est parce qu’il est à l’arrière qu’il parle de l’ivresse de tuer »<sup>72</sup>. Rien n’indique en effet que La Hire ait pu être confronté à une telle situation durant les semaines qu’il a passées sur le front. On remarquera d’ailleurs que La Hire est bien avare de détails à ce sujet, et se contente d’un « Je me suis battu, j’ai détruit une chose vivante, j’ai tué. »<sup>73</sup> pour évoquer cette expérience.

Dans la deuxième moitié de cet ouvrage, on peut penser qu’à partir de « La Volupté de l’amour » (p. 121), on passe clairement du témoignage au roman. Par exemple, La Hire n’a pas pu s’installer dans les tranchées, comme il le décrit dans « La Volupté de lire et de fumer »<sup>74</sup>, car les premières tranchées n’ont été construites qu’à la fin du mois d’octobre 1914

<sup>65</sup> *Ibid.*, p.81.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p.86.

<sup>67</sup> *Ibid.*

<sup>68</sup> *Ibid.*

<sup>69</sup> Jean Norton Cru, *Témoins*, p.582.

<sup>70</sup> Frédéric Rousseau, *La Guerre censurée : une histoire des combattants européens de 14-18*, nouv. éd., Paris : Éditions du Seuil, 2003, pp.208-209.

<sup>71</sup> Edmond Cazal, *Voluptés de guerre*, pp.165-175.

<sup>72</sup> Jean Norton Cru, *Témoins*, p.582.

<sup>73</sup> Edmond Cazal, *Voluptés de guerre*, p.167.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p.199 et suivantes.

– donc après le départ de La Hire pour l'arrière. Le reste du livre est marqué du sceau de la suspicion ; et le discours de La Hire tient plus de l'invention, du fantasme, surtout lorsqu'il s'agit de mettre en scène des épisodes spectaculaires. Le récit du viol d'une jeune française par une patrouille bavaroise, suivie de son empalement pour la punir d'avoir tué l'un de ses violeurs<sup>75</sup>, révolte aussi Jean Norton Cru – non pas l'acte lui-même, mais bien sa représentation . Même si le viol est une réalité dans les zones de combat<sup>76</sup>, la mise en scène spectaculaire, et particulièrement atroce, de ce viol collectif en fait un épisode largement fictif. Il faut plutôt y voir là un topos du discours anti-allemand, « un fantasme masculin qui symbolise l'impuissance des hommes face à l'envahisseur »<sup>77</sup>, selon John Horne et Alan Kramer dans leur livre *1914. Atrocités allemandes*.

Le soldat fatigué et déshumanisé qui avait, jusqu'alors, hanté les pages de *Voluptés de guerre*, devient également un combattant héroïque, bien plus proche de celui que La Hire a célébré dans *Les Trois Diables bleus*. Il n'est plus ce soldat nauséeux et impuissant, mais ce cycliste militaire gravement blessé par un obus et qui, malgré son œil blessé, décide « pour l'exécution fidèle de sa consigne, [de faire] délibérément le sacrifice de son œil gauche, comme il aurait fait le sacrifice de sa vie »<sup>78</sup>. Mais c'est surtout dans la description de la mort du soldat que l'on sent toute la différence avec les pages précédentes. La Hire ne décrit plus des corps enflés et en décomposition, mais des visages aux « masques marmoréens », empreints, dans la mort, d'une extase quasi-religieuse avec leurs « yeux encore agrandis par l'indicible et sublime vision, les traits tendus mais non déformés, la stupéfiante expression de *joie formidable* dont tous ses traits vivent encore »<sup>79</sup>.

Ce texte est tout à fait représentatif de l'ambivalence littéraire de Jean de La Hire pendant la Première Guerre mondiale : témoignage à la première personne qui retrace l'expérience de Jean de La Hire sur le front, c'est aussi une fiction. Une grande partie de *Voluptés de guerre* se rapproche finalement de ces romans de propagande dont le romancier a fait ses délices. Les réflexes de l'écrivain patriote semblent reprendre le dessus lorsqu'il s'agit de décrire des situations que le sergent d'Espie n'a pas pu connaître. Réalité et fantasme se mêlent tout à la fois, et c'est peut-être aussi pour cela que Jean de La Hire emploie le pseudonyme d'Edmond Cazal pour publier *Voluptés de guerre*, dépersonnalisant ainsi ses souvenirs. Et son expérience, bien courte, du front n'a sans doute fait que nourrir le romancier, qui a irrémédiablement englouti le témoin.

Jean de La Hire poursuit ainsi la volonté d'exaltation qui a animé ses textes en 1915 et 1916, mais ne produit pas pour autant un texte naïvement belliciste : après les horreurs vécues, il est temps de se recueillir et de célébrer dans le soldat français, ce héros tombé au combat. Il est clair que La Hire profite d'une opportunité éditoriale, quitte à compléter la réalité ; mais jusque-là, l'écrivain s'est tenu sur les horreurs du combat, et a toujours soutenu l'Union sacrée. Dans ses romans populaires, le soldat est un personnage idéalisé et fédérateur, permettant de rassembler et de mobiliser des catégories de la population normalement exclues du conflit. La Hire a certainement choisi d'écrire des feuilletons et romans cocardiers pour répondre la demande pour ce genre de récit. Mais on ne peut douter de la sincérité de son soutien à l'effort de guerre français : il exalte toujours, et jamais ne flétrit l'image du soldat français.

---

<sup>75</sup> *Ibid.*, pp.133-136.

<sup>76</sup> Françoise Thébaud, *Les femmes au temps de la guerre de 14*, pp.59-60.

<sup>77</sup> John Horne et Alan Kramer, *1914. Les Atrocités allemandes. La vérité sur les crimes de guerre en France et en Belgique*, Paris : Editions Tallandier, 2011, p.303.

<sup>78</sup> Edmond Cazal, *Voluptés de guerre*, p.158.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p.162.